

LE CONSCRIT DE CARILLON

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux ?
CREMAZIE

Il était mort en brave à son premier combat.

*N'ayant jamais connu le bruit de la bataille,
N'ayant jamais bien su ce qu'était un soldat,
Il osa cependant affronter la mitraille.
Celle-ci, sans pitié pour le pauvre conscrit,
Vint lui fermer les yeux d'une balle homicide,
Et de ce cœur ardent que l'espérance ouvrit
La mort vint s'emparer, cette compagne avide
Qui vit l'armée en marche et préside au combat !
Tout près du moribond chantait la fusillade
Et le canon tuait sous la main du soldat.
L'on voyait bien souvent tomber un camarade
Car c'est trois contre seize alors qu'on se battait.
Mais chez l'Anglais aussi la mort faisait son œuvre
Et c'était par milliers que l'ennemi tombait ;
Enfin Léris s'avance : une habile manœuvre
Et le canon du fort achève l'ennemi.
Déjà le fier Anglais commence la retraite ;
Abercromby s'échappe et se sert de la nuit
Pour sauver les débris d'une armée en déroute.
... Battu, le fier Anglais, l'injuste envahisseur,
Qui croit que par le nombre on vaincra le courage :
On est trois contre seize et quel est le vainqueur ? ...
... C'est Montcalm qui ce jour à la gloire en partage,
C'est Carillon qui chante un hymne triomphant !*

*Le carnage est fini, le fier Anglais en fuite ;
Sur des feuilles d'érable est étendu mourant,
La main sur sa blessure où la douleur s'agite,
Notre conscrit, — heureux de sentir la victoire
Dans les nombreux regards qui se penchent sur lui ;
Fier de mourir ainsi, comme si par la gloire
Plus doux fût ce tré, us que son cœur n'a pas fui !*

EMERY DESROCHES.

Joliette, 1899.

LE JOUR DE L'AN D'UN PRISONNIER

S'il est un lieu où le jour de l'an est voilé de tristesse, c'est bien dans une prison, dans ce lieu horrible où sont enfermées des victimes de toutes les passions humaines. Quel réveil, en effet ! A cette heure où, dans le monde entier, la religion, la famille et la patrie ne font qu'un cœur et qu'une âme pour appeler, sur l'année nouvelle, les bénédictions du ciel et célébrer joyeusement sa venue, le prisonnier, ce banni de la société, blotti au fond de son cachot sombre, déplore amèrement sa folie, maudit l'abominable passion qui l'a conduit là et verse des larmes amères, tandis que s'offre à sa vue troublée la vision du "jour de l'an au foyer !" Ah ! si c'était à recommencer !... Il est trop tard !...

Tais-toi, malheureux ! Le réprouvé peut seul dire ce mot inspiré par le désespoir : toi, tu as encore le temps de réparer le passé d'abord, en expiant courageusement ta faute et, au sortir du bagne, en menant une vie exemplaire.

Les détenus de la prison de... sont en ce moment à la chapelle où ils assistent au saint sacrifice de la messe, célébré par leur aumônier dévoué. Ce saint prêtre a ramené plus d'une brebis égarée dans le droit chemin, consolé des infortunés que le désespoir était à la veille de saisir, témoin, cet homme que vous voyez, agenouillé dans le second banc, du côté de l'évangile. C'est un innocent qu'un faux ami, rongé par l'envie, a fait jeter dans ce repaire de bandits. En recevant sa sentence, car il avait été déclaré coupable de faux, il fit une violente sortie contre son accusateur, le traita de parjure et lui donna rendez-vous au jugement de Dieu... On l'entraîna, malgré ses protestations d'innocence, malgré ses trente années d'une vie sans tache et on l'enferma pour deux ans, dans cette maison de détention. L'accusateur avait juré ne pas reconnaître sa signature sur certains documents et, pourtant, il n'agissait ainsi qu'à regret, disait-il, dans le but de protéger la société plus que lui-même, le cœur lui saignait de faire condamner ce pauvre père de famille !... Qui donc eût osé douter de sa parole ! le serpent est si habile à se cacher sous les fleurs...

Peu après son arrivée à la maison cellulaire, le condamné qui était arrivé là hors de lui-même et qui ne cessait de faire retentir sa cellule de malédictions contre son ennemi, changea entièrement de conduite et devint un modèle de résignation. A sa fidèle épouse qui étant venue le voir, toute surprise de le voir si calme, il répondit : "Grâce à monsieur l'aumônier, je suis devenu un homme nouveau ! Comment, chère femme, oserions-nous nous plaindre de notre sort, quand le bon Dieu a enduré des tortures, des humiliations, jusqu'à la mort de la croix pour notre salut !

Onze mois se sont écoulés depuis l'incarcération de cet homme, et son courage ne s'est pas démenti un instant. La veille de Noël, seulement, un gardien, passant devant sa cellule, l'a entendu s'écrier avec des sanglots dans la voix :

"Pauvre femme ! et vous, chers petits enfants, qui donc vous conduira à la messe de minuit ?... Qui emplira vos petits bas de bonbons ?... Qui présidera le réveillon ?... Hélas ! mon Dieu !... que je suis lâche ! Pardonnez-moi... acceptez l'offrande que je vous fais de nouveau des souffrances de ma captivité pour le salut de mon ennemi !"

La messe est terminée ; au sortir de la chapelle, un gardien s'approche de notre héros et lui dit de le suivre chez le préfet. Il obéit. En entrant dans le bureau, il interroge la physionomie de cet homme ; le voyant sourire, il se trouble et devinant une bonne nouvelle, il reste là, devant lui, tremblant d'émotion. Alors le préfet, connaissant la nature impressionnable de son détenu, lui dit d'abord que ses parents et ses amis se sont toujours intéressés à lui depuis son incarcération, qu'ils ont fait démarche sur démarche pour obtenir un adoucissement à sa peine, qu'ils ont même fait signer une requête pour son élargissement, et termine en annonçant au malheureux qu'il est libre !

Ce dernier, incapable du prononcer une parole, tombe dans les bras de l'aumônier témoin de cette scène touchante, et ces deux hommes confondent leurs larmes, agités qu'ils sont par tant de sentiments divers. Quel bonheur pour le ministre du pardon de voir ce fils de son cœur recevoir en un tel jour la récompense de son héroïque sacrifice ? Et que dire de l'allégresse du gracié !...

Passons sous silence l'arrivée de cet heureux père dans sa chère famille ; ces scènes ne se décrivent pas... Mais qui vient donc troubler cette joie sans mélange ? C'est un messenger qui entre sans même frapper : "Monsieur X..., dit-il, est mourant et il désire voir immédiatement le maître de la maison." X..., c'est le nom du misérable qui a été la cause des malheurs de notre ami, c'est son infâme accusateur. Comme le châtement suit de près la récompense ! Se dérobant aux caresses des siens, le forcat libéré court chez ce malheureux, aux portes de la mort. Ce dernier est entouré d'hommes de loi, le nouvel arrivé reconnaît en eux ceux qui l'ont jugé autrefois... Mais on se hâte ; le mourant n'a plus qu'un souffle de vie : en apercevant sa victime, il se soulève sur son oreiller et s'écrie d'une voix forte : "Messieurs, je suis un misérable ! cet homme était innocent et moi, par envie, par jalousie, je l'ai accusé d'une faute qu'il n'avait pas commise. C'était moi le faussaire, puisque j'ai renié ma propre signature, pour perdre mon ami. Réhabilitez-le, rendez-lui son honneur perdu, c'est un saint et je suis indigne d'obtenir son pardon."

— Il y a longtemps, pauvre ami, que je t'ai pardonné et je bénis le Dieu de miséricorde de t'avoir enfin ouvert les yeux. Remercie ce bon Père de cette inestimable faveur et ne pense qu'à te préparer à paraître devant Lui.

Comme s'il n'avait attendu que ces paroles, le moribond, que cet effort a épuisé, retombe sur ses oreillers et tenant d'une main le crucifix, de l'autre, la main de son ami, il expire paisiblement, au moment où le ministre de Dieu lui donne une dernière absolution...

Le triomphe de l'innocence ! le repentir du pécheur !

Quelle belle fête au ciel et sur la terre !

MARIE AYMONG.

L'ANNÉE NOUVELLE

L'airain a fait frissonner l'air des coups argentins de son carillon, et dans l'harmonieux bruissement de ses ailes, l'écho redit au loin le chant de la nouvelle année.

O vous qui, tous les jours de l'an qui n'est plus, avez reçu les parfums et les sourires du bonheur, qui tous les jours avez vu en votre âme des fleurs et des rayons de soleil, la cloche tinte pour vous comme un memento de votre bonheur, et en face de tous ces souvenirs, sur ce tombeau de fleurs où s'ensevelissent les joies disparues, vous n'osez jeter le linceul de l'oubli...

Oh ! oui, gardez vos souvenirs, gardez ces joyaux du cœur, laissez entr'ouvert l'immense tombeau où dorment vos jours heureux, et n'y jetez point de linceul... parce qu'il n'y a point de croix encore.

Donnez-moi un de vos souvenirs, et puisse le parfum de bonheur qui s'en exhale, jeter dans quelque âme blessée sa suave douceur !...

O vous que j'aime parce que vous avez souffert, vous qui avez vu s'effeuiller les roses sur votre chemin, et dans votre ciel avez vu pâlir et disparaître les rayons de soleil, vous qui avez pleuré... ah ! pour vous la voix de l'airain sonne le glas de vos cruelles douleurs... De la large coupe où se noient vos désillusions et vos amertumes, vous détournez les yeux, et vous n'écoutez plus l'immense plainte de vos souffrances expirantes !... Ah ! C'est que dans le murmure du carillon qui sonne l'an nouveau, vous entendez des accents plus doux et plus tendres, une voix si belle et si pure, que vous la croyez partie du ciel, et jetée par les anges dans le carillon des cloches... C'est l'espérance, c'est sa suave mélodie !

Ah ! puisse son chant divin semer en vos cœurs ses notes harmonieuses, puisse l'éternel refrain de ses rythmes sonores vous bercer de rêves enchanteurs et bannir de vos âmes l'affreux réveil d'un songe !

J'aime à me représenter l'année nouvelle comme un ange caché dans des nuages de chiffon rose ; à travers la gaze transparente semblent se dérouler des draperies de tulle noir. L'ange est revêtu d'un long manteau de frimas, enguirlandé de perles de givre, de dentelles de neige ; sur le front, une couronne de fleurs, dans la main gauche une gerbe d'épis dorés, une branche de feuilles fétries... Dans la main droite, des épines et des roses. Pour qui ?... L'ange a les yeux voilés et sèmera les aiguillons et les fleurs sans compter les blessures, sans connaître les injustices des roses !

Vous tous qui me lisez, vous que j'aime, vous qui pensez à moi, je vous souhaite des roses éternelles, je vous souhaite des jours pleins de charmes, des heures débordantes de bonheur et de félicité... Et vous tous qui souffrez, je voudrais vous donner toutes les joies de l'an nouveau ; dans vos cœurs endoloris, je voudrais laisser tomber comme des pétales de rose toutes les illusions de l'année qui s'avance, et dans vos âmes brisées je voudrais faire s'épanouir, comme les feux chatoyants de l'aurore, toutes les espérances cachées dans les sourires de la nouvelle année !...

Laurette de Wilmont

L'AUBERGE DE LA MORT

LÉGENDE FIN DE SIÈCLE

... Minuit !... heure du sommeil pour les consciences tranquilles, heure d'insomnie pour ceux qui souffrent, heure du crime pour les méchants et les mauvais, venait de sonner au beffroi de la Ville Sainte.

C'était en l'an de grâce mil... et quelques cents ans... Donc, le dernier coup du beffroi annonçait la mort d'un siècle et la naissance d'un nouveau.

Telle est la vie : tombeau et berceau, deux béquilles qui servent l'homme à passer du temps... à l'éternité.

Un hibou réveilla de son cri nocturne trois êtres qui dormaient depuis cent ans !...

Le premier, un soldat enveloppé dans son glorieux manteau de bataille, percé de balles passagères et de